

# DE L'INFLUENCE DU R. P. LACORDAIRE

SUR LA

## GÉNÉRATION ACTUELLE



Par M. ALFRÉDY,

Ancien Rédacteur en chef de la *Sentinelle du Jura*,  
Professeur à l'École de Sorèze.



PARIS,

J. LECOFFRE ET C<sup>ie</sup>,

Libraire-Éditeur,

Rue du Vieux-Colombier, 29.

TOULOUSE,

ÉDOUARD PRIVAT,

Libraire-Éditeur,

Rue des Tourneurs, hôtel Sipièrre.

1862



Admodum reverendo D<sup>no</sup> D<sup>no</sup> Monrey. T. O. D.

Scholae Soriciniensis rectori

et

Alumniis tum antiquis cum junioribus ejusdem Scholae.

Auctor addictissimus,

**A. ALFRÉDY.**



DE L'INFLUENCE  
DU R. P. LACORDAIRE

SUR LA GÉNÉRATION ACTUELLE.

---

Hic erit magnus !

Elle vient de s'éteindre pour toujours cette voix éloquente qui pendant vingt années fit retentir nos cathédrales de ses mâles accents ; cette voix persuasive qui fut , pour un grand nombre , la voix de la grâce ; pour tous , la voix du plus étonnant génie qui ait brillé dans le dix-neuvième siècle, cette voix chérie est maintenant muette à jamais.

Le révérend Père Lacordaire n'est plus ; la mort nous l'a enlevé dans la maturité de l'âge , à ce moment de la vie où d'autres sont à l'apogée de leur carrière.

Des écrivains qui sont l'honneur de la France chrétienne , ont raconté au monde la vie cachée de l'illustre dominicain , sa longue agonie, la douloureuse cérémonie de ses funérailles ; à ceux qui ne connaissaient que l'orateur , ils ont présenté le saint et leurs écrits resteront comme un pieux monument élevé à cet homme dont le front est ceint de la double auréole du génie et de la sainteté.

Nous venons à notre tour, après tant d'autres, apporter notre faible hommage à cette mémoire vénérée et déposer un simple souvenir sur sa tombe entr'ouverte.

Un jour, (peut-être Dieu nous permettra-t-il de vivre assez longtemps pour le voir) un jour Lacordaire sera appelé le Bossuet de la France moderne. L'oubli où il a été enseveli durant ces dernières années se dissipera , car c'est seulement après leur mort que les grands hommes sont estimés à leur juste valeur. Nous en avons d'illustres exemples depuis Homère jusqu'à Racine.

Ce qui nous frappe dans Lacordaire , ce qui , aux yeux de la postérité , sera un droit incontestable à l'immortalité , c'est

son amour profond, incessant de la jeunesse. Que d'autres apôtres de la vérité se vouent à l'instruction des peuplades lointaines et montrent aux nations païennes comment un chrétien confesse Jésus-Christ; que d'autres aillent raviver chez les habitants de nos campagnes les sentiments de foi qu'ils ont oublié souvent depuis longues années; que d'autres enfin, mortifiant ensemble leur chair et leur volonté, se séparent entièrement du monde, et, seuls avec Dieu, goûtent les douceurs mêlées de si rudes épreuves de la vie contemplative ! Lacordaire se sentit une vocation différente : il avait vécu avec les jeunes gens, il savait par plus d'une expérience que, bons naturellement et accessibles à la persuasion, ils se jettent dans les écarts les plus blâmables parce que plusieurs manquent d'un guide sûr qui s'occupe d'eux exclusivement (a). Et puis cette partie du troupeau dont le bon pasteur confia la garde à sa vigilance, n'était-elle pas la plus intéressante ? L'avenir de notre belle patrie ne repose-t-il pas sur ces jeunes et chères têtes qui

(a) Quel est, a-t-on dit, le but de cette parole singulière, moitié religieuse et moitié philosophique, qui affirme et qui débat, et qui semble se jouer sur les confins du ciel et de la terre ? Son but, son but unique, quoique souvent elle ait atteint par-delà, c'est de préparer les âmes à la foi, parce que la foi est le principe de l'espérance, de la charité et du salut, et que ce principe affaibli en France par soixante ans d'une littérature corruptrice aspire à y renaitre et ne demande que l'ébranlement d'une parole amie, d'une parole qui supplie plus qu'elle ne commande, qui épargne plus qu'elle ne frappe. (*Conférences de Notre-Dame. — Introduction*).

sont les enfants, les jeunes gens d'aujourd'hui ? Et l'avenir, c'est aujourd'hui, c'est demain ; et l'avenir est à nos portes, puisque les grands noms du passé disparaissent tous les uns après les autres.

Le P. Lacordaire se voua donc à l'enseignement de la jeunesse, à sa réformation ; ce but constant et invariable de sa vie, il l'a atteint de trois manières.

Il fut le premier qui du haut de la chaire chrétienne donna aux jeunes gens des conseils explicites sur leur conduite et qui leur enseigna pratiquement à se tenir en garde contre de séduisantes erreurs.

En second lieu, il fut le soldat le plus vaillant de la glorieuse phalange qui combattit pour nous conquérir la liberté de l'enseignement.

Enfin, et cette dernière considération n'est pas si peu importante qu'on le croit, il a été le chef d'une école littéraire qui fit servir la magnificence du style à la glorification des principes les plus sacrés, de la morale la plus pure.



I.

Lorsque l'évêque d'Hermopolis inaugura les Conférences, il se proposait de donner à des hommes de savoir et d'études des instructions philosophiques et morales qu'un auditoire ordinaire, composé d'éléments hétérogènes et souvent opposés, n'aurait pu également comprendre et apprécier. Sa *Défense du Christianisme* est le résumé de l'apologétique catholique au dix-neuvième siècle.

Monseigneur Frayssinous, en créant un nouveau genre de prédication, avait laissé un vaste champ à ses successeurs ; l'idée fécondante était trouvée : elle ne devait avoir son développement complet qu'avec le P. Lacordaire. Le premier ne pouvait atteindre complètement son but pour deux raisons : l'auditeur voyait en lui toujours et avant tout l'adversaire le plus puissant et le plus accrédité des idées libérales qui dès lors même commençaient à fermenter dans ce que l'on nommait la jeune France ; en second lieu, il était homme d'état, et le peuple, à quelque degré de l'échelle sociale qu'il soit, a toujours pensé avec raison que les préoccupations du siècle ne sont pas un auxiliaire utile de la parole de Dieu. Donc Frayssinous anti-libéral d'a-

bord et puis ministre , avait une autorité morale d'autant moindre que son rang officiel et politique était plus élevé.

Et cependant cet évêque éloquent qui avait rappelé aux Français, du haut de la première chaire de Paris , qu'ils étaient chrétiens , sut montrer la voie à Lacordaire et à Ravignan.

Le premier , lui succéda dans le genre qu'il avait créé et prit possession de cette chaire tout émue encore de la parole insinuante que l'action chaleureuse du P. Mac-Carthy n'avait pu faire oublier ; au second il ouvrit les portes du séminaire de Saint-Sulpice étonné de recevoir en ami et en fils le jeune et brillant substitut dont le barreau de Paris était fier.

L'abbé Lacordaire entendit sa mission tout autrement que son illustre prédécesseur ; il n'essaya pas de reconstituer l'édifice ébranlé des croyances religieuses , il ne continua pas l'œuvre de son devancier. Cette âme jeune et ardente fit de la jeunesse le but de ses travaux. Novateur hardi et sublime , il osa s'attaquer de front à l'ennemi secret de la société , et ne reculant pas devant un langage précis et dépouillé de toutes précautions oratoires, il ne craignit pas de dire au jeune homme en parlant de ce vice odieux qui afflige tant de mères et désole l'existence humaine :

« N'avez-vous pas rencontré de ces hommes qui à la fleur de l'âge , à peine honorés des signes de la virilité, portent déjà les flétrissures du temps ; qui , dégénérés avant d'avoir atteint la



naissance totale de l'être , le front chargé de rides précoces , les yeux vagues et caves , les lèvres impuissantes à peindre la bonté, traînent sous un soleil tout jeune une existence caduque ? Qui a fait ces cadavres ? Qui a touché cet enfant ? Qui lui a ôté la fraîcheur de ses années ? Qui a mis sur sa face des siècles honteux ? N'est-ce pas le sens ennemi de la vie des hommes ? Victime de sa dépravation, le malheureux a vécu solitaire, il n'a aspiré qu'à des secousses égoïstes , qu'à ces effroyables pulsations que l'homme et le ciel se détournent pour ne pas voir ; et le voilà , il s'en va , pris du vin de la mort , et d'un pied méprisé , porter son corps au tombeau où ses vices dormiront avec lui et déshonoreront sa cendre jusqu'au dernier des jours. » (a)

En relisant cet incomparable passage , l'esprit est partagé entre l'admiration qu'il ressent pour le génie qui a si bien su caractériser le jeune débauché, et l'étonnement qu'il éprouve devant une peinture si saisissante. Lorsque , il y a plus de trente ans , un poète célèbre et malheureux aujourd'hui fonda une nouvelle école littéraire , il ne se doutait certes pas que , peu d'années après , un prêtre se servirait de ses armes pour combattre en face et glorieusement les œuvres de ses adeptes ; car , il ne faut pas s'y tromper , ce n'est point par l'ambition

(a) 22<sup>e</sup> Conférence 1844, p. 59.

mesquine d'une renommée originale que Lacordaire fut amené à écrire avec tant de hardiesse, je dirais presque avec une si brutale vérité, les lignes que nous avons citées et tant d'autres qui leur ressemblent. Les tendances de l'époque lui en faisaient un devoir ; peu satisfaits d'une publicité restreinte à quelques cabinets de lecture et à de rares curieux, les romans voulurent s'insinuer jusque dans les classes les plus humbles de la société. Ils allèrent trouver sous forme de journaux l'adolescent au foyer paternel et même la jeune fille malgré la vigilance de sa mère. En peu d'années nous eûmes en France le triste spectacle d'une nation entière démoralisée par le feuilleton-roman. Aussi dans sa première *Lettre à un jeune homme sur la vie chrétienne*, le P. Lacordaire disait à Emmanuel, son disciple de prédilection : « Un signe de l'affaiblissement de la raison dans notre siècle est la dégradation des lectures. L'homme ne peut lire que ce qu'il goûte, et ce qu'il goûte est la mesure de sa raison. Or, parmi les symptômes dont nous sommes témoins, il n'en est pas de plus visible, pas de plus triste non plus, que la passion des livres chimériques, c'est-à-dire des livres qui ne disent rien à la raison et ne s'adressent qu'à l'imagination et aux sens. Le nombre en est incalculable ; on ne se contente même plus, et depuis longtemps, de les publier sous la forme matériellement sérieuse d'un volume. On les jette au monde par feuilles détachées comme les oracles tombaient autrefois du chêne de Do-

done , et il n'est pas de journal ou de revue qui estime pouvoir vivre sans offrir à ces lecteurs ce puéril aliment. La France est inondée chaque jour de pages médiocres par le style et nulles par le fond , qu'un homme ne peut lire sans mépris pour lui-même , parce que leur lecture est un sacrifice fait au néant , et qui néanmoins trouvent un peuple d'adorateurs chez une nation que nulle autre , depuis la Grèce , n'a surpassée dans les dons de l'esprit. » (a).

Les romans n'attaquèrent pas seulement le cœur, ils avilirent aussi l'esprit en lui présentant des tableaux impossibles et des caractères qui heureusement n'existèrent jamais. Mais le poison était versé et , quelque déguisé qu'il fût, son action dévastatrice ne tarda pas à causer d'immenses ravages. L'inexpérience populaire qui n'avait jamais goûté une telle pâture s'y jeta sans discernement ; c'est à peine, tant l'engouement était profond à cette époque malheureuse , si quelques lecteurs plus clairvoyants aperçurent le danger et chassèrent de leur bergerie le loup ravisseur qui voulait s'y introduire.

Que de mal ils nous ont fait ! Loin de moi la pensée de vouloir insulter à la cendre des morts et de troubler le silence auquel ont droit ceux qui ne sont plus ; mais je ne puis penser sans effroi à la terrible responsabilité qu'assuma sur sa tête le

(a) 1<sup>re</sup> lettre.

plus fécond des romanciers de ce temps. Fouillant jusque dans les bouges les plus infects, il en tira des créatures perdues pour les opposer à des personnifications vertueuses, et ce fut le vice qui eut tous les honneurs. On s'intéressa à lui, et on le regarda sinon avec sympathie, du moins avec indulgence. Cet écrivain rendit l'homme familier avec le crime.

Il n'est plus, que Dieu lui pardonne.

Lacordaire entra dans l'arène armé de toutes pièces, préparé au combat et décidé à disputer pied à pied le terrain à ses adversaires qui étaient les ennemis de la religion, de la morale et surtout de ceux qu'il aimait le plus : des jeunes gens. Laissant à d'autres (a) le soin de réfuter le détail de ces ouvrages subversifs, il ne s'attacha qu'aux résultats et, rappelant à ses auditeurs des maximes tout opposées à celles des romans, il remit en leur mémoire des préceptes qu'ils avaient connus autrefois sur les genoux de leurs mères. Il montrait à une jeunesse avide de plaisirs les funestes suites des passions, il lui disait :

« Ah ! Messieurs, en quittant cette assemblée, cherchez une de ces rues où la misère s'abrite ; vous n'aurez pas à chercher bien loin. Montez ces tristes rampes ; vous voici devant

(a) Tels que MM. Nettelement, Menche de Loïsne et Justin Dupuy.

un grand spectacle. Ces visages flétris si jeunes , ils ont été beaux ; ces membres qui n'inspirent plus que la tentation de l'horreur , ils ont été vivants ; ces êtres déshonorés , ils avaient des frères et des sœurs. Ils n'en ont plus , ils n'ont plus rien , pas même des remords. Qui les a dépouillés , meurtris , livrés à la misère , à l'opprobre , à l'ignorance même de leur malheur ? Qui ? vous le savez bien. Lâche autant qu'égoïste , le sens dépravé ne s'attaque pas à l'homme dans sa force , mais dans sa faiblesse ; il n'ira pas tenter l'homme qui peut le regarder en face ; il va bassement , comme le ver de terre , se glisser au sein des fleurs que le printemps vient d'ouvrir et qui n'ont qu'un jour. Il va solliciter ce qui ne peut pas se défendre ; il se présente à un être trop faible et trop facile à séduire , parce qu'il a autrefois séduit le premier. Il se présente à lui sous les dehors d'un cœur touché. L'hypocrite ose mettre la main sur cette région de l'âme ; il cache la débauche et la trahison sous le geste de l'amour et de la fidélité ; puis , l'heure passée , après qu'il a détruit ce qui ne se réédifie jamais , il abandonne , il s'en va , déserteur du mal qu'il a fait , se consoler du dégoût qu'il éprouve , par un dégoût qui n'est encore qu'à venir (a).



Et puis intéressant les jeunes gens à la pratique de la vertu par un autre motif, il ajoutait ces paroles, que, plus tard, on devait entendre répéter avec tant d'à-propos par l'ami, le fils préféré du P. Lacordaire, aujourd'hui son successeur à Sorèze (a) :

« Ami, enfant de ta mère et frère de ta sœur, enfant de ta mère qui t'a mis au monde dans la continence sacrée du mariage, frère de ta sœur dont tu gardes et dont tu respectes la vertu, ah ! ne déshonore pas en toi-même ce grand bien qui t'a fait homme. Sois chaste, ami, conserve dans une chair fragile l'honneur de ton âme, la source où fleurit l'amour. Prépare à ta couche future des amitiés saintes, des embrassements que le ciel et la terre puissent bénir ; sois chaste pour aimer longtemps et pour être aimé toujours. Il y a au monde entre ta mère et ta sœur, entre tes aïeux et ta postérité, une frêle et douce créature qui t'est destinée de Dieu ; cachée à tous les regards, elle nourrit en silence la fidélité qu'elle te promettra ; elle vit déjà pour toi qu'elle ignore, elle t'immole ses penchants, elle se reproche tout ce qui pourrait déplaire un jour au moindre de tes désirs : ah ! garde-lui ton cœur comme elle te garde le sien ; ne lui apporte pas des ruines en échange de sa jeu-

(a) Le R. P. Mourey. Discours prononcé à la distribution des prix de l'Ecole de Sorèze. Août 1861.



nesse , et puisqu'elle se sacrifie pour toi par un amour anticipé , fais à ce même amour , dans les replis de tes passions , un juste et sanglant sacrifice. (a)

Si le mal fait par les romanciers avait été grand , grands furent aussi les résultats des conférences de Lacordaire. Nul ne sait le nombre de jeunes gens qu'il arracha au désordre ; le chiffre exact en est écrit au ciel sur le livre de vie.

Le dérèglement des mœurs n'était pas le seul fléau qui attristât alors notre pays. Un système philosophique enseigné dans l'enceinte même de la Sorbonne , et dont les théories erronées menaçaient jusqu'aux élèves de nos collèges , s'efforçait de détruire le Christianisme qui, disait-on , avait fait son temps. L'Esprit Saint fut remplacé par la raison pure, la révélation fut jugée digne tout au plus de figurer à côté des théogonies antiques , et le Verbe divin , Jésus-Christ , eut une place à côté de Socrate , de Confucius et de Mahomet.

Ce n'est peut-être pas exagérer que dire que le rationalisme fit plus de mal encore que les écrits immoraux. Un cœur gâté peut quelquefois être guéri, mais il est rare qu'un esprit perverti par de fausses doctrines revienne dans la droite voie. C'est une

(a) 61<sup>e</sup> Conférence.

de ces grâces que la Providence n'accorde pas toujours et d'ailleurs l'orgueil humain la repousse, témoin l'homme fatalement illustre qui fut au commencement le maître de Lacordaire et avec lequel il partagea ses travaux.

Donc le rationalisme qui substituait à la foi, à la révélation et à la tradition, les uniques déductions de la raison humaine, fut l'autre fléau contre lequel le célèbre orateur chrétien voulut prémunir la jeunesse. Dans des pages éloquentes, dites avec cette voix sympathique, avec ce geste royal qu'aucun homme n'eut jamais, il démontra victorieusement que la raison et la foi ne sont pas incompatibles, mais que la première, faible et bornée comme tout ce qui est de l'homme, doit s'incliner devant la seconde qui est un rayon de la Divinité, infailible et impérissable comme elle.

Personne peut-être ne pouvait aussi bien que lui aborder cette importante question ; esprit fort et sceptique dans la première période de sa vie, il s'était tenu soigneusement éloigné des pratiques chrétiennes ; on dit même, qu'un moment il professa l'incrédulité. Mais la grâce divine, cette grâce qui terrassa Saul sur le chemin de Damas, illumina sa belle âme et il répondit avec empressement à son appel, parce qu'il était déjà sincère d'esprit et de cœur comme il le fut toujours.

Il ne se contenta pas de prouver que le christianisme et la philosophie ne sont point incompatibles, il ajouta que la raison

catholique et la raison humaine sont en communion , qu'elles se pénètrent et s'entr'aident mutuellement , et plus tard dans ses lettres à Emmanuel , hélas incomplètes ! il revient encore sur cette vérité qu'il développe , savoir que le doute n'est pas permis à l'homme puisqu'il arrive à la connaissance des vérités primordiales de la religion par l'exercice de la raison. C'est en procédant ainsi qu'il établit la certitude rationnelle du christianisme et l'immortalité de l'église contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

« Les siècles , dit-il , sont venus tour à tour à la porte du Vatican , ils ont frappé du cothurne ou de la botte ; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire ; elle a dit : — Que me voulez-vous ? — Du changement. — Je ne change pas. — Mais tout est changé dans le monde , l'astronomie a changé , la chimie a changé , la philosophie a changé ; pourquoi êtes-vous la même ? — Parce que je viens de Dieu et que Dieu est toujours le même. — Mais sachez que nous sommes les maîtres , nous avons un million d'hommes sous les armes , nous tirerons l'épée , l'épée qui brise les trônes pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuillets d'un livre. — Faites , le sang est l'arôme où je me suis toujours rajeuni. — Eh bien ! voici la moitié de ma pourpre , accorde un sacrifice à la paix et partageons. — Garde ta pourpre , ô César !

demain on t'enterrera dedans et nous chanterons sur toi l'*Alleluia* et le *De Profundis* qui ne changent jamais. »

## II.

Une grande question occupait les catholiques de ce temps ; l'Etat s'était réservé le monopole de l'enseignement comme il le faisait pour de viles denrées ; et malheureusement les fonctionnaires qui en étaient chargés , les professeurs patentés et privilégiés n'offraient pas aux familles toutes les garanties désirables de foi et de principes. Le père de famille chrétien auquel ses opérations ne permettaient pas de surveiller lui-même l'éducation de son fils était forcé de l'envoyer contre sa conscience , malgré ses antipathies , puiser l'instruction libérale au collège auprès d'hommes dont les tendances étaient opposées au christianisme. Ce n'est pas que tout l'enseignement public en France fût absolument restreint à l'Université ; il serait injuste d'oublier que sept ou huit maisons d'éducation libre étaient régulièrement approuvées. Mais ce nombre était trop limité pour satisfaire aux besoins de la jeunesse croyante. On demanda alors à grands cris la liberté de l'enseignement. Cette

lutte mémorable dura longtemps et les plus grands noms du siècle y sont attachés. Tous nos évêques, et à leur tête NN. SS. Parisis, Gousset, Morlot, de Bonald et Dupanloup; tous les hommes honnêtes et influents, principalement MM. de Falloux, de Montalembert, de Coux, et même des membres de l'Université que leur impartiale probité distinguait, comme M. de Margerie (a), ne cessèrent d'en appeler à l'opinion publique et de réclamer du pouvoir le bienfait de l'éducation libre.

En quoi consistait donc ce droit que l'on était obligé de demander comme une faveur? Qu'était-ce au juste que la liberté de l'enseignement?

C'était le droit acquis à tout français faisant preuve d'une instruction suffisante d'enseigner les enfants et de les recevoir dans une école, sans que l'Université eût le droit de s'y immiscer autrement qu'au point de vue de l'hygiène et de la salubrité; car il était souverainement injuste que les hommes du monopole exerçant les fonctions d'inspecteurs généraux fissent porter leur contrôle jusque sur les matières de l'enseignement. L'Université ne pouvait être juge et partie. Enfin on réclamait l'abolition du certificat d'études, comme faisant injustement la belle part des

(a) M. de Margerie, alors professeur de philosophie au Collège Royal de Poitiers, aujourd'hui à la faculté des lettres de Nancy.

diplômes aux élèves des collèges royaux au détriment de ceux qui appartenaient aux écoles libres (a).

Nous ne parlerons pas de la *demande d'autorisation* qu'avant 1835 tout instituteur (on ajoutait *libre !*) devait adresser au ministre ou au conseil supérieur avant d'ouvrir une maison d'éducation. Le gouvernement de Louis-Philippe avait, par une ordonnance, fait justice de cette absurde prescription ; mais il en fut comme de toutes les lois qui accordaient des libertés aux catholiques, elle fut violée maintes fois par l'interprétation étrange que lui donnèrent les Cours. Le R. P. Lacordaire ne put prendre part aux débats que souleva cette question : à l'époque où elle était discutée aux tribunaux de Lyon et de Grenoble, d'autres soins impérieux le préoccupaient.

Mais il fit mieux que de servir la cause de l'enseignement libre dans quelques circonstances isolées : il y consacra sa vie entière. Tout le monde sait avec quelle hardiesse il fonda son

(a) L'abolition du certificat d'études fut un gage de liberté. Mais l'expérience des dix dernières années a prouvé qu'elle amène comme conséquence des études précipitées : les jeunes gens aspirant à se débarrasser du collège se hâtent d'en sortir pour aller se présenter devant une faculté sans avoir fait toutes leurs classes et y obtiennent souvent un diplôme immérité. De là cette désertion des classes supérieures dont se plaignent aussi bien les établissements libres que ceux de l'Université. L'institution du certificat d'études n'était point d'ailleurs incompatible avec la liberté de l'enseignement. On pouvait accorder aux écoles libres le droit de le conférer comme le faisaient les lycées et les collèges universitaires.

école primaire de la rue de Jacob , qui , le lendemain , dut se fermer par l'ordre d'un commissaire de police et fut définitivement condamnée à la cour des Pairs. Nous ne retracerons pas cet événement ; il est connu de tous ceux qui ne sont pas étrangers à l'histoire contemporaine. Rappelons seulement que la défense de Lacordaire , quoique devant aboutir à une condamnation, fut un véritable triomphe. Le ministère public fut écrasé et tous les arguments invoqués par l'accusation retombèrent sur lui.

L'œuvre capitale de Lacordaire est le rétablissement des Dominicains en France ; après lui , les autres ordres religieux, osèrent mettre le pied sur ce sol français , qui leur avait été interdit durant près d'un siècle , et c'est en ceci surtout que le R. P. Lacordaire mérite la reconnaissance des catholiques.

L'enseignement libre a été exercé avec fruit surtout par les corps religieux, et les gouvernements oppresseurs l'ont si bien compris que dès le premier jour où ils ont voulu étouffer la véritable liberté des peuples , ils ont supprimé les clergés réguliers en commençant par les Jésuites , parce que leurs maisons sont les plus nombreuses et que leur enseignement basé sur une expérience de trois siècles portait ombrage à l'Université.

Toute autre raison alléguée par les pouvoirs qui les ont abolis, ne fut qu'un prétexte. Voilà bien des années qu'ils sont en dehors des événements politiques ; pendant ces derniers temps de nom-

breux ecclésiastiques de tous les rangs ont cru devoir marcher sur le terrain de la discussion politique, aucun religieux n'a suivi leurs voies; quand on renonce au monde, au jour où nous sommes, ce n'est pas à demi.

Les ordres religieux, vivant en dehors des préoccupations politiques et se livrant uniquement à la prédication évangélique et à l'instruction des enfants, ont cessé de paraître dangereux au pouvoir, et déjà l'on a pu ressentir les bienfaits de l'enseignement libre. Or, qu'on remonte à vingt années, on ne trouvera dans l'annuaire officiel que vingt-deux institutions de plein exercice. Plus tard, après le rappel des ordres religieux, ce nombre est décuplé. Tout le monde y a gagné et tout d'abord l'Université qui a senti la nécessité de certaines réformes (a) et a même été obligée d'augmenter le nombre de ses collèges; dès lors le choix des familles n'a plus été entravé et la quantité des enfants qui ont reçu à partir de cette époque une éducation libérale s'est accru de telle façon qu'un fervent apôtre du progrès infini et indéfini a pu dire avec raison : « L'ignorance qui est la

(a) Lorsque les compagnies religieuses eurent fondé leurs maisons d'éducation, l'Université s'apercevant que la lutte était trop inégale sur le terrain des études littéraires, prit le parti de cultiver spécialement les branches scientifiques et il lui fut facile d'y briller, étant pourvue de tout ce qui peut assurer le succès. Ceci est *théoriquement* un bienfait et un progrès.





source des malheurs du peuple , n'existera plus dans un temps donné. » Seulement cet économiste ne voyait pas de quel côté nous venait la lumière.

Et tout cela c'est l'œuvre du père Lacordaire ! Un seul homme n'ayant d'autre appui que celui de sa parole et de son zèle , portant même un habit naguère conspué , nous a valu tous ces biens qui sont le patrimoine de la jeunesse catholique.

Et plus tard , lorsqu'il entendit sonner l'heure de la retraite , quand il lui fallut quitter cette capitale où sa voix avait remué tant d'hommes et tant de choses , il voulut terminer sa vie comme il l'avait commencée : au milieu des jeunes gens.

Il y avait au fond d'une contrée pittoresque du Midi , une antique maison dont la gloire remontait à Pépin le bref. Les noms de Louis XVI et de Napoléon I<sup>er</sup> rayonnaient sur ses murs ; autrefois de savants bénédictins y avaient fondé une école célèbre vouée à la religion et aux arts , à la science et aux armes , et cette école fut protégée par le plus pacifique et le plus conquérant des souverains. J'ai nommé Sorèze.

Dans cet asile où dix siècles avaient consacré de pieuses traditions , une jeunesse d'élite tendait les bras au P. Lacordaire ; il y accourut avec empressement. Je ne raconterai pas ici de quel amour il y fut environné , et avec quelle onction touchante il répandait autour de lui les trésors de son cœur ; cet homme éminent que la première académie du monde était allé chercher

dans la solitude pour l'associer à sa gloire, ne dédaignait pas d'enseigner les enfants d'une école ! Qu'il était heureux et admirable à voir lorsque, présidant son Athénée (a), il descendait jusqu'à la discussion avec ses jeunes collègues ou quand les associant à des courses lointaines dans ses montagnes chéries, il rappelait Platon se promenant avec ses disciples dans les jardins d'Académus. Ce n'était pas alors des bacheliers qu'il formait, mais des hommes distingués qui plus tard feront l'ornement de la société et l'honneur de leur patrie. Il faut avoir vu ce spectacle pour en comprendre tout le charme.

Les six années que le P. Lacordaire a passées à Sorèze feront époque dans les annales de l'école et dans l'histoire de l'enseignement libre. Son âme y plane, y règne encore, et ce n'est pas seulement son corps que le vénérable dominicain a laissé à ses enfants (b), mais aussi cette partie de soi-même qui résiste à la mort : le souvenir impérissable d'un père bien-aimé.

(a) Réunion des élèves qui se distinguent le plus par leur talent et leur bonne conduite.

(b) Lorsque, le 18 juin dernier, le R. P. Lacordaire revint à Sorèze après une longue absence, touché de l'ovation qui lui avait été faite par les élèves et par toute la population, il annonça à la foule émue qu'il lui laisserait tout ce qu'il avait, et tout ce que possède un moine : son corps. Il exprima ce vœu avec cette voix que devait avoir Bossuet aux dernières paroles de l'Oraison funèbre de Condé.

### III.

S'il est vrai que la parole de Dieu ait assez de majesté par elle-même et que les premiers qui l'ont répandue dans le monde n'aient pas eu besoin d'une forme éloquente pour la faire pénétrer aux quatre coins du monde, s'il est encore vrai que cette parole est une, permanente et éternelle, il est vrai aussi que le monde a changé depuis bientôt deux mille ans ; il est blasé, même, et surtout, au point de vue des vérités religieuses, si bien que le livre qui les résume toutes sous une forme accessible à tous, le catéchisme, est relégué au rang des livres d'instruction primaire. Grâce au *progrès de la civilisation*, il faut maintenant que l'orateur chrétien ajoute l'art du rhéteur à la conviction persuasive de l'apôtre et qu'il emploie toutes les ressources du style. Le prédicateur qui veut être écouté aujourd'hui ne doit pas se contenter de ne se servir « de la parole que pour la pensée et de la pensée pour la vérité et la vertu ; » (a) on lui demande en outre que cette parole soit harmonieuse et que par des pensées neuves et hardies il montre sous un nouveau jour cette vérité et cette vertu.

(a) Fénelon.

Lacordaire vint donc montrer à la France étonnée qu'un style pur et pittoresque mis au service du christianisme pouvait enfanter des prodiges. Plusieurs auditeurs étaient venus s'asseoir au pied de sa chaire n'ayant d'autre pensée que d'admirer cette parole flexible et merveilleuse dont on commençait à s'entretenir dans le monde lettré ; puis ils s'aperçurent que ces fleurs de langage exprimaient de profondes vérités , ils les goûtèrent et furent convaincus. Tout sert à Dieu pour opérer le bien ; il fallait donc bien se servir de l'art pour attirer à lui ceux qui ne connaissent pas d'autre esthétique.

Nous insistons , peut-être un peu trop longuement , sur ce point parce que nous tenons à justifier le P. Lacordaire auprès de ces chrétiens sévères qui voudraient que l'œuvre du missionnaire se bornât à la lecture commentée de l'Evangile. Certainement pour ceux qu'anime une foi vive , cette prédication est suffisante ; mais ces malheureuses âmes qui flottent dans les limbes du doute , ces esprits orgueilleux qui ne s'inclinent que devant les rigoureuses conclusions de la raison , ont besoin que la nourriture divine leur soit présentée avec d'autres ménagements. Il est juste aussi de montrer que si les fables de la mythologie et toutes les cosmogonies du Nord et de l'Orient ont leur poésie , le catholicisme a , lui aussi , une beauté à la fois poétique et positive qui s'adresse aux hommes d'imagination comme aux philosophes.

A notre humble avis , le style de Lacordaire est essentiellement original ; lorsqu'il exprime une pensée commune , il sait la présenter sous un aspect qu'on ne lui connaissait pas. Il frappe de coups inattendus et arrive à être sublime tantôt par la simplicité , tantôt par la pompe du langage.

Sans aucun doute, il n'était pas universel ; la vie de l'homme est si courte , et les connaissances humaines relativement si étendues que les esprits encyclopédiques sont impossibles. Cependant aucune des branches qui pouvaient orner sa carrière ne lui était étrangère. Dans le Droit , la première, la reine des sciences , il avait acquis une érudition aussi solide qu'étendue ; dans l'histoire des nations , s'il avait négligé le détail ardu et rarement utile des faits, il avait étudié les causes des événements et les grandes lois du monde. Il s'était fait une philosophie de l'histoire qui pouvait bien n'être pas à la hauteur (Dieu merci !) de celle de tels et tels professeurs de la Sorbonne ; du moyen-âge il n'avait retenu que l'action de cette époque sur les sociétés ; en un mot, il avait des vues d'ensemble sur l'histoire , mais il négligeait les faits isolés (a). — Est-ce un reproche ?

(a) Ceux qui reprochent au P. Lacordaire le peu d'étendue de ses connaissances historiques, n'ont jamais entendu sans doute ses allocutions aux élèves de l'Ecole de Sorèze ; ces entretiens familiers et fréquents contenaient toujours des allusions historiques appropriées aux jeunes intelligences qui l'écoutaient. Bossuet, avec lequel on aime à le comparer , lui a laissé sa manière d'envisager l'histoire.

Il n'estimait dans les sciences que ce qui peut élever l'homme jusqu'à la connaissance de son néant et de la grandeur de Dieu, prenant en grande piété les savants orgueilleux qui trouvent dans les nombres et dans la nature des arguments contre l'existence du souverain maître.

Il avait des notions, sinon complètes, du moins précises, de tout ce qui peut servir de matière au savoir humain.

Comme littérateur, il figurera au premier rang parmi les quatre ou cinq grands écrivains de ce siècle; un peu inférieur à lui-même dans ses autres écrits, il s'élève jusqu'au ton le plus majestueux dans les Conférences.

A la manière de Bossuet et de tous les génies qui conçoivent clairement et originalement, il affecte entre autres figures la comparaison. Veut-il peindre l'unité qu'a toujours conservé l'église malgré d'apparentes divisions? il s'écriera :

« Nous voici sur un champ de bataille, cent mille hommes y sont debout et cependant tout y est immobile, tout se tait, les chevaux, les clairons, la poussière. Que se passe-t-il? L'unité est en silence et suspendue, elle regarde, elle attend, elle règne. Puis un mot tombe de ses lèvres, le bronze tonne, les chevaux hennissent, les armes se mêlent, les escadrons dévorent l'espace; l'unité règne encore, c'était elle qui faisait l'ordre dans l'immobilité, c'est elle qui le fait dans le mouvement; l'unité se taisait, l'unité a parlé, l'unité a été souveraine dans l'un et l'autre cas;

voilà toute l'histoire d'une bataille et toute l'histoire de l'ordre partout et toujours. (a) »

Je ne crois pas que l'on puisse trouver dans toute la littérature française une comparaison aussi riche et en même temps une description aussi pittoresque.

Lorsqu'il est pathétique, il y met toute son âme et l'on voit bien que l'art, chez lui, n'est que l'auxiliaire de la conviction. On se rappellera longtemps l'effet qu'il produisit dans l'éloge funèbre d'O'Connell, lorsque, parlant de ce peuple qui marchait tout entier à la voix d'un seul homme, il dit : Je ne le nommerai pas, Messieurs, ce peuple cher et sacré, ce peuple plus fort que la mort : mes lèvres ne sont pas assez pures et assez ardentes pour le nommer, mais le ciel le connaît, la terre le bénit, tous les cœurs généreux lui ont fait une patrie, un amour, un asile. O ciel qui voyez ! ô terre qui savez ! ô vous tous, meilleurs et plus dignes que moi, nommez-le, nommez-le, dites : l'Irlande.

Voyons maintenant comment il trace les portraits, et reportons-nous par la pensée aux beaux modèles que nous a laissés l'Aigle de Meaux. Souvent l'œuvre du P. Lacordaire soutient avantageusement la comparaison.

« Au dernier siècle parut un homme qui avait respiré en naissant cette belle lumière dont les ondes se mêlent aux flots

(a) Conférence sur l'unité de l'Église. Décembre 1845.

du lac de Genève et qui a créé tant d'ingénieux esprits , Saint François de Sales , le comte de Maistre et entr'eux deux , quoique bien différent , celui-là même dont je parle. Enfant de ces riches bords , il ne trouva pas dans son siècle et ne garda pas dans son âme la pureté de leurs eaux. On le vit de bonne heure s'en éloigner , pauvre , errant , incertain de son cœur autant que de son sort , lorsqu'enfin un jour le génie et la gloire s'éveillèrent en lui d'un même coup. L'artisan fut un poète , le vagabond un sage et cette lyre tardivement inspirée ne cessa de charmer son temps que pour laisser au nôtre des accents dont il a peine encore à se défendre. Mais tout n'avait pas grandi du même élan dans une aussi rapide fortune ; la vertu n'y avait suivi que de loin le talent et la renommée. Pourtant, malgré de survivantes passions , cet homme ne put descendre dans le mal aussi bas que l'eût souhaité son siècle et que l'eussent fait craindre les égarements de sa pensée. Il lui resta de sa jeunesse , de ses montagnes et de ses premiers malheurs , je ne sais quoi de sincère et d'incapable qui lui permit toujours de se pleurer.

C'est ainsi que Lacordaire peint et juge J. J. Rousseau ; mais la figure qui lui convient le mieux est celle de ce génie fourvoyé qui fonda le protestantisme.

« Au seizième siècle , dans un coin de la Saxe , il se trouva un homme qui eut la pensée de nous réformer , et , certes il en avait le droit plus qu'homme de son temps , car il avait reçu



de Dieu une éloquence qui jaillissait de ses lèvres ou qui tombait de sa plume avec une égale fécondité : âme ardente , capable de retenir par l'amour autant que de subjuguier par la doctrine, et à qui rien ne manquait dans le caractère pour assurer la puissance de son esprit. Ajoutez que c'était un cénobite. L'Église l'avait pris au siècle , couvert d'un froc , jeté sous le cilice et la cendre ; il avait senti la verge heureuse de l'obéissance ; les joies de l'humilité et ce mélange d'une belle nature avec une forte grâce l'avaient merveilleusement préparé pour rendre aux autres tous les dons du ciel , devenus plus grands pour avoir passé par son cœur. Quoi de plus ? Un homme de génie , un orateur , un écrivain , un moine , toutes les puissances et toutes les gloires dans cette jeune main ! Laissons-le faire son œuvre. Il a fini , Messieurs.... Mais où est-ce que je le retrouve ? non plus au foyer sacré de la tente cénobitique , mais à l'âtre d'une maison vulgaire , les pieds étendus vers un feu domestique , une femme à côté de lui. Lui ! deux fois consacré vierge par l'onction du sacerdoce et les serments du cloître ! Lui ! qui avait été fait Christ par l'Église et qui n'avait pas trouvé l'église assez pure pour lui ! Le voilà marié , et non pas seul. Sa parole a brisé la porte des vieux couvents de la Germanie , elle a troublé la chasteté séculaire du vieillard et celle plus pure encore du jeune homme , elle a tiré de la tombe toutes les convoitises de la chair. Dieu , par la doctrine catholique , n'avait pas seulement élevé ses prê-

tres à la continence absolue ; il en avait inspiré le goût et fait le don à mille autres. Il avait préparé pour chaque misère du monde une virginité qui devait en être la mère et la sœur : cet homme a tout détruit. Il a desséché le Sacerdoce dans sa racine même, en lui ôtant les stygmates de Jésus-Christ qu'il doit par la chasteté porter dans sa chair crucifiée. Il a rendu au siècle les âmes privilégiées que l'évangile lui avait ravies , dépeuplé les solitudes où la prière veillait sous la garde de la mortification.

Tout ce cœur , tout ce génie , toute cette éloquence , toute cette force d'âme ont abouti non pas au déluge , mais au mariage universel ! » (a)

On a observé que s'il s'adresse au cœur , il emploie son langage et devient sublime par la simplicité : « S'il y en a un parmi vous qui se plaigne de n'être pas aimé , qu'il aime le premier, l'amour produit l'amour. »

Il n'est pas moins admirable de simplicité , dans le petit tableau où il montre en sainte Elisabeth , l'héroïsme de la charité chrétienne , la sainte folie de l'amour divin :

« Sainte Elisabeth de Hongrie , ayant abandonné le palais de ses pères et le palais de son époux , s'était confinée dans un hôpital pour y servir de ses mains les pauvres de Dieu. Un lépreux s'y présenta : Sainte Elisabeth le reçut et se mit à laver

(a) 22<sup>e</sup> Conférence, page 64.

elle-même ses effroyables plaies. Quand elle eut fini, elle prit le vase où elle avait exprimé ce que la parole humaine ne peut pas même peindre et elle l'avalait d'un trait..... Grâce à Sainte Elisabeth, pendant toute l'éternité il sera connu qu'un lépreux a obtenu d'une fille des rois plus d'amour que la beauté n'en a jamais conquis sur la terre. (a) »

La critique prétendra, à ce sujet, que Lacordaire n'avait pas un goût sûr et ajouteront, d'après le classique Boileau, qu'il est des objets qu'il faut tenir éloignés des yeux. A ces puristes nous répondrons qu'il y a dans le précédent exemple, le mérite d'une grande difficulté habilement vaincue.

L'énergie, le nerf du style, ne lui manque pas non plus : « Devant vous qui ne croyez pas, mortels nés d'hier et promis à la mort pour demain, feuilles emportées sur tous les rivages des mers, incertains de vous-mêmes et de tout, je me pose avec une hardiesse qui n'a pas même besoin de courage. Je sais d'où je viens et où je vas. J'ai ma foi contre vos doutes, et ce qui vous paraît absurde, indigne, flétri, mort, cette cendre même, au-delà de cette cendre s'il est possible, je le prends, je le mets sur l'autel, je vous commande d'y venir, et nul de vous n'est assez fort pour être certain au-dedans de lui qu'il ne viendra pas. » (b)

(a) 28<sup>e</sup> Conférence, p. 184 et 186.

(b) 25<sup>e</sup> Conférence, p. 161.

On ne peut comprendre, en lisant les conférences, le singulier jugement que certains journaux ont porté sur le style du P. Lacordaire. Un journal anglais a dit : « Ce prêtre n'échappe à la monstruosité que par le ridicule. » Ce trait ne pouvait venir que d'Outre-Manche; il a un caractère britannique qu'un journal français ne saurait revêtir. De telles monstruosités ne se réfutent pas : on les publie, et c'est le châtimement de l'auteur.

Le *Temps* a formulé un autre arrêt moins irrévérencieux, moins bouffon, mais à coup sûr aussi injuste que celui de son confrère anglais. C'est à peine, dit-il, si dans tout l'œuvre du P. Lacordaire on peut rencontrer quelques lignes qui supportent la lecture.

Nous ne prétendons point que dans les six volumes qui forment l'œuvre du religieux-académicien il n'y ait aucun passage faible, que chaque page soit également à l'abri de la critique. Nous n'essayerons point de réfuter ceux qui reprochent au P. Lacordaire d'élever l'objection avec trop de force et de ne pas attendre toujours son but. L'avenir montrera ce qu'il y a de fondé dans ces diverses appréciations.

Pour nous qui nous glorifions d'être un de ces disciples inconnus et éloignés que le P. Lacordaire comptait par milliers, nous croyons à ces paroles prophétiques, prononcées dans la vingt-quatrième conférence : « Cette assemblée si vaste et profonde qu'elle soit, ce n'est pas tout mon auditoire : mon audi-

toire, c'est l'humanité. Ma parole dite à vous, rejaillit sur lui comme ces cailloux lancés sur la surface des mers qui de bords en bords et portés par les flots vont atteindre au loin leur but. » (a)

Oui, vous avez obtenu votre but, ô Père, car votre but était la gloire de Dieu et le salut des âmes, et le nom de Dieu a été glorifié en vous, et vous êtes venu dans Israël pour la résurrection de plusieurs, et lorsque vous êtes allé dans le sein de l'Eternel, vous avez pu dire, témoignant les regrets de votre âme généreuse : ah ! qu'il est dur de mourir lorsqu'on pourrait encore faire du bien sur la terre !

Un des plus célèbres rhéteurs de Rome conseille à l'orateur soigneux de sa gloire d'abandonner la carrière lorsqu'il s'aperçoit que ses facultés décroissent avec l'âge. Le génie oratoire de Lacordaire n'a point éprouvé cette décadence qu'amènent les années ; ses dernières conférences, celles de Toulouse, sont les plus remarquables sinon les plus estimées. On peut dire que, jusqu'à sa dernière heure, il a conservé cette lucidité de pensées, cette noblesse d'expressions qui le caractérisent. Quelques critiques, nous l'avons dit, mettent ses autres écrits au-dessous de ses discours ; cette appréciation est juste ; c'est qu'il fallait à cette âme puissante la vue de la foule, le spectacle vivant

(a) 24<sup>e</sup> Conférence, p. 104.

d'un auditoire, pour produire ces effets foudroyants d'éloquence qui n'avaient rien de préparé, ces soudains éclats de voix qui n'étaient point prévus.

La retraite du R. P. Larcordaire à Sorèze, à la considérer au point de vue littéraire, a été une perte immense pour la France. Heureux sont les jeunes gens à qui elle a profité.

Espérons cependant que le dernier mot de l'éloquent écrivain n'a pas encore été prononcé et que ses œuvres posthumes, écrites sur son lit de mort, nous révéleront de beaux accents.

